

suivant quatre ou cinq souvenirs plus ou moins distincts qui s'effacent eux-mêmes, nous laissant une représentation simple, sans couleur, vague, dans laquelle entrent comme éléments constituants diverses sensations réviscentes à un état absolument faible, incomplet, avorté. Mais cette représentation n'est point l'idée générale ou abstraite. Ce n'est que son accompagnement, et, si je puis m'exprimer ainsi, celle dont elle est extraite. Car la représentation, quoique mal esquissée, est une esquisse, l'esquisse sensible d'un individu distinct. En fait, si je puis la prolonger et m'y arrêter, elle renouvelle quelque sensation visuelle spéciale ; je vois mentalement quelques contours qui correspondent seulement à un araucaria particulier, et en conséquence ne peuvent convenir à la classe entière ; maintenant, mon idée abstraite correspond à la classe entière, elle diffère alors de la représentation d'un individu. En outre, mon idée abstraite est parfaitement claire et déterminée ; maintenant que je la possède, je ne manquerai pas de reconnaître un araucaria parmi les plantes que je puis voir, elle diffère donc de la représentation confuse et flottante que j'avais d'un araucaria particulier. Qu'est-ce donc qu'il y a au-dedans de moi de si clair et de si déterminé, correspondant au caractère abstrait, correspondant à tous les araucarias et correspondant à celui-là seul ? Un nom de classe, le nom *Araucaria*... Ainsi nous concevons les caractères abstraits des choses au moyen des noms abstraits qui sont nos idées abstraites, et la formation de nos idées abstraites n'est rien de plus que la formation des noms » (1).

La question, en réalité, est de savoir ce que nous entendons par ce terme abstraction, ou ses équivalents. Si nous limitons le terme à la faculté « d'embrasser et de retenir ensemble plusieurs combinaisons d'idées simples », plus la faculté de donner un nom au composé résultant, il est certain que les animaux

(1) *Loc. cit.*, pp. 397-399. Je signalerai aussi ici un ouvrage intéressant et suggestif d'un autre écrivain français, M. Binet (*la Psychologie du Raisonnement*, 1886). Son but est de montrer que tous les progrès du raisonnement sont fondamentalement identiques avec ceux de la perception. Pour arriver à cela, il nous donne une exposition détaillée du fait général que les progrès de l'une et l'autre espèce dépendent de la « fusion » des états de la conscience. Dans le cas de la perception, les éléments ainsi fusionnés sont des sensations, tandis que dans le cas du raisonnement ce sont des perceptions, dans l'un et l'autre cas le principe d'association étant également impliqué.

diffèrent des hommes, en ne présentant pas cette faculté de l'abstraction, car cela revient à dire que les animaux n'ont pas la faculté du langage. Mais si le terme n'est pas limité ainsi, s'il est employé pour signifier le premier processus ci-dessus nommé, indépendamment du second, alors, sans aucun doute, les animaux ressemblent aux hommes en présentant la faculté de l'abstraction. Conformément à la première définition, il suit nécessairement que « nous concevons les caractères abstraits des choses au moyen des noms abstraits qui sont nos idées abstraites », et c'est pourquoi « la formation de nos idées abstraites n'est rien de plus que la formation des noms ». Mais, conformément au dernier point de vue, si grande que soit l'importance de fixer un nom à un composé d'idées simples dans le but de donner à ce composé plus de clarté et de stabilité, l'essence de l'abstraction consiste dans l'acte de composition ou dans le fusionnement d'idées particulières en une idée générale de la classe à laquelle les choses individuelles appartiennent. L'acte de donner à cette idée composée un nom de classe est tout à fait un acte distinct, et qui est nécessairement postérieur à l'acte précédent de composition. Pourquoi alors, peut-on demander, nierons-nous qu'une telle idée composée soit une idée générale, ou abstraite, simplement parce qu'elle n'est pas suivie de l'acte de dénomination ?

A mon avis, il y a tant à dire en faveur de chacun de ces points de vue que je ne me prononcerai pas.

Ce que j'ai essayé de faire jusqu'ici est de montrer clairement que la question de savoir s'il y a ou non une différence entre la brute et l'homme, en ce qui concerne l'abstraction, n'est rien de plus qu'une question de terminologie.

La véritable question se posera seulement quand nous en serons à la faculté du langage ; la question qui est devant nous est simplement une question de classification psychologique, ou de nomenclature d'idées.

Maintenant, il m'apparaît que cette question peut être définitivement réglée, et beaucoup de malentendus inutiles peuvent être évités, par un léger rajustement, et une plus étroite définition de termes.

Pour tous, que l'on accepte ou non de désigner par le mot



*abstraction* la faculté de réunir des idées simples, sans la faculté de nommer ces composés, il est certain qu'au point où cette faculté additionnelle de donner ces noms se présente, la précédente faculté est à tel point perfectionnée que tout système de nomenclature psychologique doit être fort imparfait s'il est dépourvu des termes par lesquels on reconnaît la différence. Car même si les psychologues de l'école adverse concédaient que l'essence de l'abstraction consiste dans la réunion d'idées simples, et point dans le processus postérieur de la nomination des composés, cependant l'effet de ce processus ultérieur — ou faculté additionnelle — est si prodigieux que les degrés supérieurs de l'abstraction qui par elle sont rendus possibles, demandent assurément à être distingués du degré inférieur.

C'est pourquoi, sans préjuger de la question de savoir s'il y a ici une différence de degré ou de nature, je soumettrai une classification d'idées qui, ne pouvant soulever d'objections, aura du moins l'avantage de nous aider beaucoup dans notre étude de la question elle-même.

J'emploierai le mot *idée* dans le sens que j'ai défini dans mon précédent ouvrage, c'est-à-dire comme un terme générique qui signifie indifféremment un produit de l'Imagination, du simple souvenir d'une impression sensitive au résultat de la plus abstraite généralisation (1).

Par *idée simple*, *idée particulière* ou *idée concrète*, j'entends le simple souvenir d'une perception sensitive particulière.

Par *idée composée*, *idée complexe*, ou *idée mixte*, j'entends la combinaison d'idées simples, particulières, ou concrètes, dans cette sorte d'idée composée qui est possible sans l'aide du langage.

En dernier lieu, par *idée générale*, *idée abstraite*, *concept* ou *notion*, j'entends cette sorte d'idée composée qui n'est rendue possible que par l'aide du langage, ou par le fait de nommer les abstractions en tant qu'abstractions.

Maintenant, dans cette classification, bien qu'il soit nécessaire de citer au moins dix termes distincts qui les uns et les autres sont à présent en usage parmi les psychologues, ou ont été usités

(1) *Évolution mentale chez les Animaux.*

par les classiques qui ont écrit sur la matière, nous pouvons observer qu'il n'y a réellement à distinguer que trois classes séparées. En outre, on remarquera que pour la définition, je limite les premiers trois termes à la dénotation des souvenirs de perceptions sensibles particulières seules, refusant, en conséquence, de les appliquer à ces souvenirs formés par la fusion de beaucoup de perceptions sensibles qui permettent aux enfants, aux animaux (aussi bien qu'à nous-mêmes) de former des idées composées d'espèce ou de classe, sans le secours du langage. C'est-à-dire que la première division de cette triple classification ne concerne que ce que l'on nomme les percepts; la dernière ne s'adresse qu'aux concepts. Il n'existe aucun mot correspondant à la division médiane, et ce fait en lui-même montre plus puissamment l'état de confusion où en est la classification des idées. Les psychologues des deux écoles que nous avons considérées, ceux qui admettent, et ceux qui nient qu'il y ait une différence d'espèce entre l'idéation des hommes et celle des bêtes, sont également forcés de reconnaître qu'il y a une grande différence entre ce que j'appelle une idée simple et ce que j'appelle une idée composée.

En d'autres termes, c'est un fait évident que la seule distinction entre les idées *n'est pas* celle qui existe entre le souvenir d'un percept particulier et la formation d'un concept nommé, car entre ces deux classes d'idées, il en existe évidemment une autre, en vertu de laquelle les animaux et les enfants eux-mêmes sont capables de distinguer les objets individuels comme appartenant à une sorte ou à une espèce. Cependant ce grand et important domaine de l'idéation existant entre les deux autres est, pour ainsi dire, un domaine innommé. Même les mots *idée composée*, *idée complexe* et *idée mixte* sont par moi rapportés à ce domaine sans la sanction de l'usage antérieur, car, comme il a été remarqué ci-dessus, l'existence de ce domaine a été si complètement ignorée que nous n'avons aucun mot qui puisse lui être appliqué de la même façon que *percept* et *concept* sont applicables aux faits psychologiques voisins.

La conséquence est que les psychologues d'une école donnent à cette division intermédiaire de l'idéation des noms qui sont applicables seulement au domaine inférieur, pendant que les



psychologues de l'autre école lui donnent des noms qui devraient n'être applicables qu'à la division supérieure. Le seul point sur lequel ils semblent s'accorder, c'est qu'ils ignorent le large espace que couvre ce domaine intermédiaire, et en conséquence, ils ignorent aussi la grande distance qui sépare les limites de ces domaines.

C'est pourquoi à côté des termes *percept* et *concept*, je crée le mot *récept*. Ce mot semble exactement répondre aux exigences de la question. Toute perception veut dire littéralement perception, et conception signifie conception, et réception signifie réception. Un récept est donc une reconnaissance de choses précédemment connues.

Il est de l'essence de ce que j'ai défini comme *idées composées* (récepts) qu'elles s'élèvent dans l'esprit hors d'une répétition de percepts plus ou moins similaires. Ayant vu beaucoup d'Araucarias, l'esprit reçoit de l'entière masse d'individus qu'elle a perçue une idée composée de l'Araucaria, ou d'une classe comprenant tous les individus de cette sorte, une idée qui diffère d'une idée générale ou abstraite seulement en n'étant pas sciemment fixée et représentée comme une idée au moyen d'un nom abstrait. C'est pourquoi les idées composées peuvent naître seulement d'une réception de percepts plus ou moins similaires, et de là vient qu'il convient de les désigner sous le nom de récepts.

De plus, les associations que nous avons avec les mots de même origine, reçu, réception, etc., sont toutes d'ordre passif, comme les associations que nous avons avec les mots concevoir, conception etc., sont d'ordre actif. Ici encore donc, l'usage du mot récept est bien approprié à la classe d'idées en question, parce qu'en recevant de telles idées l'esprit demeure passif, de même qu'en concevant des idées abstraites l'esprit est actif. Pour former un concept, l'esprit doit intentionnellement grouper ses percepts (ou les souvenirs de ceux-ci) dans le but de les réunir comme en un faisceau de choses similaires, et de donner à ce faisceau une étiquette et un nom. Mais pour former un récept, l'esprit n'a pas besoin d'exécuter pareil acte volontaire. Les similitudes entre les percepts qui constituent seules l'objet de cet ordre d'idéation sont si marquées, si visibles et si fréquemment renouvelées dans l'observation, que dans le moment même de la per-

ception ceux-ci se trient eux-mêmes, et, pour ainsi dire, tombent spontanément dans leurs classes appropriées, sans effort conscient de la part du percipient.

Nous n'avons pas besoin de nommer des pierres pour les distinguer des pains, ni des poissons pour ne pas les confondre avec les scorpions. Les distinctions de classe de cette sorte sont renfermées dans l'acte même de la perception (voyez le cas de l'enfant avec les bouteilles) et comme nous le verrons dans la suite, dans le cas des animaux supérieurs elles peuvent s'élever à un degré étonnant de perfection judicieuse.

Les récepts donc sont des *associations spontanées, formées sans intention*; elles peuvent être nommées *abstractions non perçues* (1).

Une autre remarque reste à faire avant que notre nomenclature d'idées ne puisse être regardée comme complète. On aura remarqué que le terme *idée générale* est également approprié aux idées de classe et d'espèce, que ces idées soient ou non nommées. Les idées de ce qui est bon à manger, et de ce qui ne

(1) A ce propos, je puis citer l'exposé suivant, très clair, tiré d'un travail du secrétaire de l'Institut Victoria, qui est dirigé contre la doctrine générale que je me suis efforcé d'exposer, d'après laquelle il n'y a pas de différence de nature entre la psychologie de la brute et celle de l'homme.

« L'abstraction et la généralisation ne deviennent intellectuelles que quand elles sont utilisées par l'Intellect. Un taureau s'irrite de la couleur rouge, et non de l'objet dont la couleur rouge est l'attribut; mais il serait absurde de dire que le taureau abstrait volontairement le phénomène de la coloration rouge de ces objets. Ce processus est essentiellement d'abstraction, et cependant en même temps, il est essentiellement automatique. » Et parlant de l'idéation des brutes en général, il continue: « Certaines qualités d'un objet attirent son attention à l'exclusion d'autres qualités qui sont laissées de côté, et, de la sorte, il abstrait automatiquement. L'image d'un objet ayant été imprimée dans sa mémoire, les sensations qu'elle excite sont aussi imprimées dans sa mémoire, et à la reproduction de l'image, ces sensations et les actions qui en résultent sont reproduites automatiquement aussi. Ainsi il agit par l'expérience, automatiquement encore. L'image peut être l'image du même objet, ou d'un autre objet de même espèce, mais l'effet est le même, et de la sorte il généralise automatiquement aussi. »

En dernier lieu, parlant de l'induction, il dit: « Cette méthode est commune à l'homme et à la brute, et comme les facultés de l'abstraction, elle ne devient intellectuelle que quand nous voulons la rendre telle. » (E. J. Morshead dans un essai sur la Psychologie comparée, *Journ. Vict. Inst.*, 1870, vol. V, pp. 303, 304).

Dans le travail de M. Binet auquel il a été déjà fait allusion, la distinction en question est aussi reconnue, car il dit que la « fusion » des sensations qui a lieu dans un acte de perception est exécutée automatiquement (c'est-à-dire qu'elle est réceptive), alors que la « fusion » des perceptions qui sont impliquées dans un acte de raisonnement est exécutée intentionnellement (c'est-à-dire qu'elle est conceptuelle).



Les idées sont aussi générales chez l'animal que chez l'homme, et ont été dans chaque cas formées de la même manière, à savoir par une accumulation d'expériences particulières spontanément assorties dans la conscience. Les idées générales de cette sorte n'ont cependant pas été prises en considération par les écrivains qui se sont antérieurement occupés de la psychologie de la généralisation; de là vient que le terme *général*, comme le terme *abstrait*, a été, par l'usage, réservé à ces produits plus élevés, seuls, de l'idéation, qui dépendent de la faculté de langage. Les seuls mots que je puisse trouver ayant été employés par les écrivains antérieurs pour désigner les idées impliquées dans cette espèce inférieure de généralisation qui ne dépend pas du langage sont les mots rappelés plus haut, comme *complexe*, *composé* et *mixte*. Mais aucun de ces mots ne vaut le mot *général*, parce qu'aucun d'eux n'exprime la notion *genre* ou *classe*, et la grande distinction entre l'idée qu'un animal ou un enfant se fait, par exemple, d'un homme individuel, et des hommes en général, n'est pas que l'une de ces idées est simple et l'autre complexe, composée ou mixte, mais que l'une est *particulière*, et l'autre *générale*.

C'est pourquoi, pour être logique, il faudrait que le terme *général* fût appliqué à *toutes* les idées de classe ou d'espèce, distinguées des idées particulières ou individuelles, indépendamment du *degré* de généralité, et indépendamment aussi du cas fortuit de la dépendance ou de l'indépendance de ces idées par rapport au langage, en raison de leur degré de généralité. Néanmoins, comme le terme a été communément limité aux idées de l'ordre le plus élevé de la généralité, je n'introduirai pas la confusion en étendant son usage à l'ordre inférieur de celle-ci, ou en parlant d'un animal comme capable de généraliser. Un terme parallèle est cependant nécessaire, et je parlerai des idées générales ou classe d'idées qui sont formées sans l'aide du langage comme étant *génériques*. Ce mot a le double avantage de conserver une analogie verbale, aussi bien que substantielle, avec le terme voisin *général*. Il sert aussi à indiquer que les idées génériques, ou réceptifs, ne sont pas seulement des idées de classe ou d'espèce, mais ont été engendrées par le mélange d'idées individuelles, c'est-à-dire des souvenirs fusionnés de per-

cepts particuliers. En conséquence, ma nomenclature des idées peut être présentée sous une forme synoptique, ainsi qu'il suit :

Idées générales, abstraites ou nationales : concepts ;

Idées complexes, composées ou mixtes : réceptifs ou idées génériques ;

Idées simples, particulières ou concrètes : souvenirs des percepts (1).

(1) L'analyse plus pénétrante des psychologues allemands a fixé cinq ordres au lieu de trois, à savoir : *Wahrnehmung*, *Anschauung*, *Vorstellungen*, *Erfahrungsbegriff* et *Verstandesbegriff*. Mais, pour le but de ce travail, il est inutile d'entrer dans ces distinctions subtiles.